

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE. — Le *Juif polonais*, conte d'Alsace, en trois actes et six tableaux (d'après la pièce d'Erckmann-Chatrion), poème de MM. Cain et P.-B. Gheusi, musique de M. Camille Erlanger.

Le drame du *Juif polonais* fut donné, pour la première fois, en 1869, au théâtre Cluny. Les trois actes obtinrent un succès violent, où il entra quelque surprise, car la pièce était en sa donnée simple, en sa marche rapide et aboutissant à des extériorisations de cauchemar, d'un effet inattendu. On l'a jouée bien souvent, depuis lors, tant à l'étranger qu'en France, toujours avec la même fortune.

Ce n'est pas que le drame puisse passer pour un chef-d'œuvre. L'étude des caractères y est à peu près nulle. Tout paraît sacrifié, d'abord, au pittoresque de la vie alsacienne; puis, l'action tragique qui se dégage et se greffe sur une idylle à peine esquissée, est uniquement subjective, c'est-à-dire sans réalité en dehors de l'esprit du principal personnage hanté du souvenir d'un meurtre commis jadis par lui et qui le voit, fantasmagoriquement, s'évoquer à ses yeux. Sans cette fantasmagorie, un peu bien mélodramatique et relevant, il faut en convenir, d'une esthétique assez grossière, la vision intérieure resterait obscure, toute confinée au domaine du récit. Mais ce moyen d'évocation plastique n'est pas lui-même fort neuf. En maintes pièces, nous avons vu, de tout temps, un héros assister en songe à quelque fait de son existence passée, réalisé devant les spectateurs et au déroulement duquel il se mêle, par un artifice, après tout, légitime. Seulement, un peut observer que l'expédition de théâtre est employée, ici, en des conditions particulièrement ingénieuses et qui le renouvellent à un certain degré. Le vieux meurtrier impuni n'est pas simplement remis, par une mentale résurrection d'images, en présence de son crime: il prend part à la scène affreuse qui se fût produite s'il eût été découvert et par là, en sa conscience, justice est faite. L'impression, au surplus, est d'une horreur toute physique; mais elle est assurée.

En 1869, on commençait à s'occuper des phénomènes psychiques, du magnétisme, de l'hypnotisme, de la suggestion, dont les savants devaient, plus tard, se troubler si fort. Erckmann et Chatrion avaient pu rencontrer sur leur chemin de ces magnétiseurs, considérés encore comme de purs charlatans, mais qui arrachaient leurs plus profonds secrets aux médiums endormis. Ils ont fait de cette force mystérieuse, dévolue à des hommes d'une organisation spéciale, le ressort de leur action. Un aubergiste d'Alsace, du nom de Mathis, sur le point d'être exproprié et jeté sur la voie publique, ne savait plus à quel saint ou à quel démon se vouer pour se procurer des ressources. Un soir d'hiver, las des bourrasques, un riche marchand, un juif polonais à la ceinture pleine d'or est venu se reposer une heure dans son auberge. Il l'a guetté, au départ, auprès d'un four à plâtre afin de le tuer et de le voler. Le lendemain, on a trouvé le cheval de l'étranger à l'abandon et, parmi la neige, le manteau taché de sang et le bonnet fourré du juif. Du cadavre, aucune trace. Qui a égorgé le voyageur? Pourquoi l'a-t-on égorgé? — Mystère!

Cependant, les années ont coulé; les affaires de Mathis sont devenues excellentes. C'est le plus brave homme de la contrée. Au moment où nous sommes, il va marier sa fille Suzel avec le brigadier de gendarmerie Christian et compter au jeune homme une dot luisante et ronde. Par malheur, dernièrement, à la ville, le hasard l'a conduit à une séance d'un de ces « songeurs », d'un de ces magnétiseurs qui endorment les gens pour leur faire dire leur pensée. Ce spectacle l'a fortement ému. Si l'on allait, ainsi, dans son sommeil, faire sortir de lui malgré lui-même le terrible secret qu'il garde!... L'épouvanté, à partir de ce moment, s'est installée en lui. Un soir de rafales, un juif polonais franchit son seuil, tout pareil au Polonais d'autrefois. C'est comme le spectre de la victime ancienne...

Mathis tombe sans connaissance, manque de succomber à une fièvre chaude, qui le brûle jusqu'à la fin de l'hiver. Au printemps, tandis qu'on célèbre les noces de sa fille et de Christian, l'effroi lui vient de ce qu'il a dit, en ses délirés de malade; l'horreur monte en lui de la puissance des « songeurs » qui pourraient tout lui faire dire... Et, justement, l'hallucination s'empare de son sommeil. Il se voit commettant son crime, tuant l'étranger, volant son or, jetant son cadavre au four à plâtre. Le voici arrêté, accusé devant la cour d'assises, se défendant, niant le forfait. Soudain, quelqu'un intervient qui le contraint à parler: c'est le « songeur »... La voix s'étranglant dans la gorge de Mathis: il râlait, il est perdu. On accourt vers lui. Il a cessé de vivre.

Tel est l'argument. Deux actes très simples, un acte de soliloque enragé, illustré d'apparitions comme les scènes d'une féerie. J'ai oui conter qu'Erckmann et Chatrion eussent voulu intituler leur pièce: « *La Conscience* », mais qu'ils furent retenus par ceci que Dumas père avait mis ce titre au frontispice d'une des siennes. Le titre, en tout cas, eût mieux défini l'idée de la fiction sans donner à l'exécution plus de profondeur. Car, positivement, c'est la profondeur qui fait défaut. L'étude d'une situation morale, la peinture d'une âme ne se résolvent point en une série de décors. Admettons la grandeur du but et l'intensité d'impression matérielle. Il n'en est pas moins vrai que cette impression est atteinte par des moyens purement extérieurs, et même, je le répète, esthétiquement grossiers. La foule est subjuguée, je n'en disconviendrais pour rien au monde; mais le résultat n'est pas obtenu par des procédés de nature à contraindre l'éternelle admiration des artistes.

Au point de vue lyrique, je ferai, d'abord, cette réserve générale: j'ai toujours regret à voir une œuvre nouvelle qui n'est que la réfection d'une œuvre d'autan. Il convient, à mon sens, d'avoir le respect des conceptions originales des auteurs et de n'en point changer le caractère. Si Erckmann et Chatrion eussent désiré travailler pour la musique, nul doute qu'ils ne l'eussent fait. Tout ouvrage nouveau présenté par nos grands théâtres devrait être, sans conteste, un essai de création. Les sources de l'imagination sont-elles donc desséchées chez nous? A quoi bon vivre à perpétuité sur le fonds des devanciers? Inventons nos fictions comme ils ont inventé les leurs et créons notre sillon personnel à notre guise.

Mais, cela posé, en tenant compte des errements et des usages, je n'hésite pas à reconnaître que le thème du *Juif polonais* est beaucoup plus lyrique que bien d'autres thèmes empruntés à des romans ou à des drames antérieurs portés à la scène musicale, en ces dernières années, de la même façon. Les personnages sont très superficiellement dessinés, c'est certain; mais le type de Mathis, le criminel impuni, le domine, et son cas moral est intéressant. L'action, dans les deux premiers actes, est très réduite; mais, par là même, elle est déchargée d'incidents parasites et la pittoresque y joue curieusement son rôle. C'est, pour commencer, une atmosphère de tempête hivernale durant une nuit de Noël, où sonnent les doux cantiques, entendus d'une salle d'auberge d'un calme tout familial. C'est, ensuite, la gaieté d'une noce paysanne, en une matinée de printemps. Les faits et les milieux ne repoussent point la musique. Quant au troisième acte, que remplissent presque entièrement les visions du cauchemar de Mathis, il fournit, indéniablement, matière à des développements de symphonie dramatique. Je comprends donc qu'un musicien doué d'un sens pittoresque des plus accentués se soit laissé tenter par un tel programme. Mon observation de tout à l'heure est toute de principe. Je n'ai garde de contester que le cadre offert ici au compositeur eût des côtés appréciables et, à tout prendre, de la curiosité.

M. Camille Erlanger, l'auteur de la partition, est un artiste ingénieux, savant, très volontaire et de main très sûre. On l'a vu à l'œuvre, dès ses débuts, dans sa grande légende de *Saint Julien l'hospitalier* et, plus tard, dans son drame lyrique de *Kermaria* où, fréquemment, s'attestaient des qualités remarquables de déduction et de coloris. Le *Juif polonais* le montre, aujourd'hui, en possession d'un talent tout formé, riche en ressources. Il a des tendances élevées, une grande souplesse dans le maniement des formes, une parfaite connaissance de l'instrumentation. Ce qui prime en lui n'est pas, à vrai dire, la sensibilité. Le caractère jaillissant, expansif, nécessaire et tout d'abondance, ne marque pas essentiellement ses mélodies. Sa nature le porte vers les diversités des combinaisons harmoniques, domaine où il arrive parfois à des impressions neuves, et vers les expressions orchestrales.

La partition se base sur le système wagnérien du *leit-motiv*. Les thèmes le plus en relief sont

ceux de l'hiver, du Juif polonais, de l'inquiétude, et de la convoitise de Mathis, du crime, du songeur. Ils sont traités quelquefois en développement symphonique et d'une réelle maîtrise — par exemple dans le *Prélude* du troisième acte et dans le grand monologue de Mathis, construits sur les motifs du Juif polonais et du crime — et quelquefois par morcellement. Partout s'affirme la forte volonté de l'artiste à réaliser ce qu'il sent. Ses dons spéciaux éclatent principalement, je le répète, en ses compositions d'harmonies, un peu dures à l'occasion, mais fréquemment inattendues. Je citerai, en particulier, certains enchaînements très curieux d'accords parfaits, de couleur sombre. Mais il a aussi un grand sens du pittoresque: témoin maint emploi du thème des grelots, se rapportant au souvenir du crime, et dont la stridence harcèle constamment Mathis.

Au cours de ce second acte, j'ai remarqué, dans le duo d'amour, l'intervention d'une chanson allemande bien connue: « *Du liegst mir im Herzen*. » Cette valse lente est, en elle-même, assez jolie. D'où vient que la page détonne en une partition de style généralement serré? Je crois que le musicien a fait erreur sur l'usage qu'on peut faire de la mélodie populaire. De deux choses l'une: il faut s'adresser résolument au folklore d'un pays, lui demander des éléments de thèmes, conducteurs et les faire entrer dans la double trame mélodique et symphonique — ou bien il faut choisir quelques mélodies typiques et les mettre en saillie en des épisodes extérieurs à l'action, tels que des chants de fête. Ici la valse lente est comme désencadrée. Elle semble d'une naïveté fautive.

Tout compte fait, des inégalités, des longueurs et la présence même de fragments traités hors de place en feuillets d'album n'enlèvent rien au sérieux mérite de l'œuvre de M. Erlanger. Le prélude du troisième acte et le monologue de Mathis, dont j'ai déjà parlé, sont d'un art hautainement ferme. Avec un peu plus de sensibilité, le musicien serait complet. Aura-t-il jamais la passion, la tendresse? Je ne sais. Mais je constate volontiers que son talent est, en sa sorte, complètement mûr: Je n'ai pas à me demander ce qu'il pourra acquérir. L'avenir nous le fera voir.

Le succès n'a pas manqué au *Juif polonais*. Tout s'y est prêté à souhait: la mise en scène très vivante et très impressionnante de M. Carré, l'orchestre dirigé par M. Luigini et les excellents interprètes chargés des différents rôles. L'aubergiste Mathis, poursuivi par le remords, s'incarne en M. Maurel, acteur vaillant, chercheur original, qui met sa marque personnelle sur toutes ses créations. Dans le personnage de la petite Suzel, la fille de Mathis, Mlle Guiraudon est piquante. M. Clément chante avec goût le rôle du fiancé Christian. Les autres rôles sont tenus par Mlle Gerville-Réache, par M. Vieulle et par M. Carbonne, que je n'avais jamais vu si bon comédien. On a, finalement, fort applaudi; j'estime que c'était justice.

Fourcaud.

Soirée Parisienne

LE JUIF POLONAIS A L'OPÉRA-COMIQUE

Les lecteurs du *Gaulois* ont déjà, dans le supplément illustré de samedi dernier, — paru deux jours avant la répétition générale, — passé en revue les décors, les costumes et la figuration scénique de la pièce dont la première représentation a été l'événement parisien de la journée d'hier.

En ajournant plusieurs fois cette première, pour des raisons plus mystérieuses sans doute que précises, le hasard avait singulièrement provoqué la curiosité mondaine: on chuchotait, dans les salons et surtout dans les théâtres, des légendes qui montraient tour à tour M. Victor Maurel, — protagoniste du conte musical de M. Camille Erlanger, — comme un héros de roman psychologique ou une victime de la grippe à la mode. La vérité, comme toujours, était peut-être entre les deux versions. Jamais artiste préféré du public ne fit une entrée en scène plus angoissante et plus angoissée; sa première note, guettée par les quinze cents paires d'oreilles les plus musiciennes, — ou soi-disant telles, — de Paris, fut à la fois un triomphe pour le grand artiste, un soulagement pour ses admirateurs, un mécompte pour quelques autres, colporteurs de légendes et novellistes sensationnels, plus occupés de bruit que de musique.

A l'heure tardive où se termine cette première caractéristique, et qui comptera dans l'histoire de l'art lyrique français, il n'est pas facile de raconter avec méthode les incidents de la soirée; elle passionnait le public à des titres divers; mais on peut dire surtout que la mise en scène de M. Albert Carré intriguait d'avance tout le monde.

Cette fois encore, M. Carré a triomphé; il a réussi à reconstituer, avec un relief coloré, superbe et étonnant, la vie villageoise de l'Alsace française.

D'un voyage en Alsace, il a rapporté les costumes, les décors, l'*atmosphère*, les accessoires de la pièce: assiettes peintes, meubles, pipes, rubans, bonnets pailletés, aquarelles, défroques, jusqu'aux photographies de la scène du crime.

Il y avait, dans la salle, sans parler du Président, des ministres et des personnages officiels, quelques groupes d'Alsaciens arrivés la veille de la vallée de Schirmeck; tout le monde les reconnaissait à leurs belles et saines couleurs, au bleu de leurs yeux, au blanc et au rouge naturels de leur visage, surtout à l'intense émotion de leurs acclamations.

Lorsque le rideau s'est levé sur l'intérieur de l'auberge, paisible tableau d'intimité où passait un souvenir charmant des vieux tonneaux d'Alsace et des scènes popularisées par les peintres de là-bas, la partie était gagnée pour M. Albert Carré; elle s'annonçait bien pour le musicien, les auteurs et les interprètes.

Commencée en idylle rustique, frissonnante un peu des frimas d'un hiver rigoureux, la pièce tournait au drame avec le récit du forestier Walter, la chanson saine du vieillard de nuit, l'apparition terrible du Juif polonais. Puis, par un contraste hardi, réalisé avec une maîtrise supérieure, le deuxième acte envoyait, jusque dans la salle; les bouffées parfumées d'un avril charmant; Mlle Julia Guiraudon, jolie à ravir sous le nœud de satin noir et le coquet bonnet orfèvré d'argent et d'or pailletés; Mlle Gerville, rayonnant d'un sourire de bonté juvénile; les groupes de jeunes filles, dansants et endimanchés, les carillons légers de l'église proche, tout respirait la sécurité joyeuse et le bonheur complet.

Dans le monologue poignant de Mathis, Victor Maurel arborait sa onzième redingote; qu'elle fut, aux répétitions, bleu pâle, marron foncé, quadrillée, pompadourée de fleurettes, courte, longue, absente, à sous-pieds, boutonnée, flottante, indécente, parfaite enfin; elle a coûté un mois de recommandations aux tailleurs, cinquante croquis admirables à Bianchini; à la façon dont Victor Maurel la porte, on voit, d'ailleurs, tout de suite que le grand artiste n'ignore qu'un genre de vêtements: les vestes!

On devrait, à l'histoire des répétitions du dernier acte, consacrer un volume pour en indiquer les événements; ils furent accidentés de discussions, laborieux de combinaisons, fertiles en surprises de toutes sortes: leur mise au point est réalisée avec un art si saisissant que deux dames, se trouvant trop impressionnées par le tableau des aveux de Mathis et des voix vengeresses, — une carrière superbe! — ont dû aller respirer dans le grand foyer, où les bucoliques des murs à fresques les ont mal traitées de leur émotion.

Quand le rideau s'est relevé, M. Camille Erlanger a été victime d'un véritable petit guet-apens. Malgré ses protestations, il a été traîné sur la scène par Mathis resuscité et, plus vigoureux que jamais, et les acclamations qui l'ont salué ont dû mettre sa modestie bien connue à une rude épreuve!

Intérim

Eclat éblouissant des yeux par la *Sève, sourcillette* qui brunit, épaissit cils et sourcils. *Parfumerie Ninon*, 31, rue du 4-Septembre.

LE TOUR DU MONDE

Hier, au « Tour du Monde » du peintre Louis Dumoulin, répétition générale en costume des troupes étrangères évoluant sur les faux plans du panorama.

L'adaptation du décor et de la figuration exotique a été absolument parfaite; les rares invités ont eu l'illusion complète de la vie exotique.

Dimanche prochain, ouverture.

FLEURS NATURELLES

Maison PELTY, 22, Chaussée d'Antia

Fleurs de fiançailles et de mariages.

Corbailles et gerbes pour théâtres.

Garnitures de table et d'appartement.

Fleurs de deuil.

Prix très modérés. — Téléphone 223-03.

Blancheur lumineuse, fraîcheur, éclat du teint par la poudre *Fleur de pêche*. *Parfumerie Exotique*, 35, rue du Quatre-Septembre.

NOTES D'UN CURIEUX

Hier, à l'hôtel Drouot, salle n° 1, par le ministère de M^e Paul Chevallier, assisté de MM. Mannheim, experts, treizième vente Beurdeley, comprenant objets d'art et d'ameublement, porcelaines de Chine, de Sèvres et d'Allemagne, marbres, bronzes, etc., etc.

Voici les prix les plus importants:

RISQUITS
1. Grand surtout de tulle, 2,004 fr. — 2. Groupe en